



3 041003 267899

Mensuel
T.M. : 120 000

☎ : 01 30 36 75 00
L.M. : 240 000

BRAZIL CROSSROADS

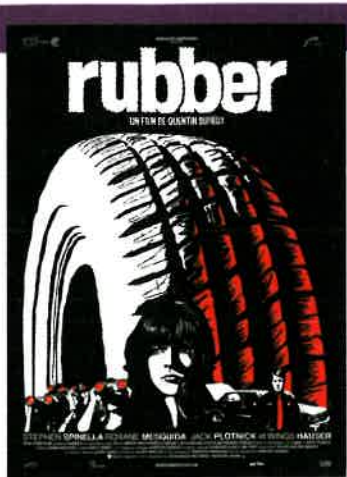
NOVEMBRE 2010

QUENTIN DUP L'OIZO-PIRATE



EUX





Extra-terrestre autodidacte, Quentin Dupieux aime faire du cinéma, SON cinéma, onniasque, toujours surprenant et déroutant au possible. Rubber sort en novembre et vous avez déjà une bonne raison d'aller le voir : NO REASON.

J'ai été surpris par les réactions enthousiastes des spectateurs face à *Rubber*. Penses-tu avoir trouvé ton public en tant que cinéaste ? Non, je suis vraiment loin du compte ! Il y a peut-être un début de carrière au cinéma, dans la mesure où *Steak* a été rejeté en bloc, puis il y a eu un petit effet après-coup, et, maintenant, on cite ce film comme une sorte de référence, et plus comme la pire merde honteuse !... Mais *Rubber* reste un petit truc confidentiel. Lors des projets, dans les festivals, je dirais que ça se passe plutôt bien, car il y a peu de films aussi sympathiques. Une sympathie un peu légère...

Justement, *Rubber* est une rupture dans ton cinéma car c'est un film délibérément comique...

Effectivement, quand je faisais *Steak*, je n'avais aucune idée de mes intentions. même là, quand j'y repense, je ne sais pas si j'avais envie de faire rire, ou de faire chier... Avec *Rubber*, j'avais clairement envie de faire un truc sympa, distrayant... et lumineux. Il y avait une grosse attirance pour les images qui font du bien aux yeux. J'étais dans une disposition plus positive et, surtout, je n'avais rien à prouver. je l'ai fait pour moi ! Après, on peut décrypter chaque défaut du film : il a été tourné en quatorze jours, donc il est un peu trop long pour un film « court »...

***Rubber* a été tourné avec l'appareil photo Canon 5D. Pourquoi avoir choisi ce type de filmage en particulier ? Et vois-tu là l'avènement d'un nouveau cinéma ?**

C'est un retour aux sources, comme l'invention du cinéma, quand les mecs ont découvert les premières caméras, qu'ils avaient le sentiment de faire... des photos qui bougent ! Avec cet appareil, on fait des photos vivantes. C'est un outil numérique qui me permet de faire tout moi-même, on a nos rushes immédiatement sur ordinateur. C'est un outil rétrograde : on revient au basique du cinéma. Le problème des caméras numériques professionnelles c'est qu'elles sont conçues pour imiter le cinéma. On utilise les mêmes objectifs que le 35 mm, ce sont des caméras qui finalement sont devenues plus compliquées qu'une caméra 35 ! Dures à manipuler, chères à louer, très mal conçues, qui n'arrivent pas à produire une image de cinéma, qui ne font pas leur boulot. Alors que ce petit appareil tout public n'a pas été conçu pour imiter le cinéma : c'est un gadget...



Mais cela ne représente-t-il pas pour toi la mort d'un cinéma de papa, lent et lourd ?

Écoute, depuis mon plus jeune âge, je préfère filmer moi-même plutôt que de confier ça à quelqu'un d'autre. Pour la rapidité de fabrication, il y a certainement plus de gens qui ne se retrouvent pas là-dedans, qui ont besoin de temps d'installation pour réfléchir, discuter. Effectivement, il y a une partie du cinéma de papa qui est en train de s'évaporer. Car maintenant, ça devient ridicule. La taille des caméras, le nombre de techniciens dont on a besoin... On est un peu resté dans les années 30. La caméra est un objet chiant, lourd et fragile. Mais on peut aussi se dire que ce n'est qu'un outil. Que ce n'est pas l'outil qui fait le film, ou le cinéaste, qu'on en fait ce qu'on veut.

Quand tu declares « je me sens comme un homme préhistorique qui inventerait le cinéma », es-tu conscient que certaines personnes pourraient te prendre au sérieux ?

Il faut comprendre ce que ça veut dire réellement. C'est plutôt humble et naïf. Quand je me retrouve à genoux dans le désert, avec juste mon appareil photo et mes comédiens... j'ai l'impression d'être « aux débuts » ! Je ne savais pas comment faire de la musique, il a fallu que j'invente. Je trouvais ça chouette et excitant d'inventer, plutôt que d'apprendre ! Ce que j'ai appris en quinze ans, en fabriquant la musique moi-même, un mec aurait pu me l'apprendre en une heure, si j'avais bien voulu. Je trouve ça assez agréable... d'oublier. Le cinéma est très vicieux. On est quand même globalement attiré par les formules qui fonctionnent. Un bon metteur en scène, c'est quelqu'un qui tire les ficelles, un métier, une science ! Je préfère les expressions libres, je refuse d'apprendre les règles du bon scénario, de la bonne mise en scène : je fais tout à l'instinct ! Les meilleures idées sont celles qui arrivent quand on ne les cherche pas... Les éclairs d'inspiration ne viennent pas quand tu es devant ta feuille blanche. Cela vient de l'inconscient. Dès que je suis conscient de ce que je fais, ce n'est pas terrible ! Quand je suis animé par l'inconscient, je fais des bonnes choses ! Je sais que si je m'essayais avec deux auteurs, je pourrais davantage plaire aux gens... mais je suis totalement libre.

La liberté, est-ce essentiel pour toi ?

Le mot « liberté » est cliché. Je refuse de faire le métier de cinéaste car il y a trop de règles. Je suis autodidacte, je fabrique, petit à petit, mes propres règles. C'est très compliqué pour moi de faire un autre métier que le mien... qui n'en est pas un ! « Liberté » c'est aussi con que « artiste ». Aujourd'hui, un réalisateur doit être un bon chef de chantier, donner des indications, prendre des décisions et pilote les gens. C'est un métier qui demande de l'énergie et de l'intelligence, ça n'a rien à voir avec faire tout soi-même et décider quand on veut... J'envisage la musique, le cinéma, et tout le reste... comme de l'art. Si j'ai envie de filmer un chien, et de décider que c'est un film, ce n'est pas grave (rires) !...

Tu t'occupes également, sur *Rubber*, de la musique, de la photographie, du montage, etc.



On n'est jamais mieux servi que par soi-même ! Être le chef op' me permet de ne m'en prendre qu'à moi-même si l'image est ratée. C'est pareil pour tous les autres postes. Cela permet d'aboutir à une idée directe. Avec une grosse équipe, tu es obligé de communiquer ce que tu as en tête à quarante personnes, tu te lasses toi-même de ce que tu es en train de dire ! Mais quand

tu es aux manettes, tu n'es pas obligé de te justifier sans arrêt, il y a un rapport de confiance qui s'installe... Sur un tournage traditionnel, tu dois dire pourquoi tu fais comme ci, et c'est sujet à des discussions avec le producteur, le chef op, les acteurs...

Justement, le casting est très surprenant : on y trouve un vieux routier de la série Z, Wings Hauser...

Écoute, Wings Hauser, c'est un hasard rigolo, je ne le connaissais pas ! Pour moi, Wings Hauser, c'était juste un mec qui avait passé le casting et que j'avais trouvé très bon. Sur les vingt-cinq mecs en fauteuil roulant, c'était simplement le meilleur ! Je l'ai rencontré, il m'a raconté sa vie, j'ai été vérifié sur internet, et j'ai vu que c'était... la légende Wings Hauser ! Et je ne le savais pas (rires) !... C'est rigolo, non ?... Quand on a vu que c'était ce mec et ce qu'il représentait, on était fou de joie (rires)...

Que peux-tu dire sur l'image que tu donnes du public dans *Rubber* ?
C'est un public fictif. à partir du moment où ce public regarde un film avec des jumelles, sans savoir pourquoi, mais ils sont obligés de regarder le film et doivent dormir sur place... mais bon, le public n'a pas été tendre avec moi pour *Steak*, ce n'est pas impossible que ce soit juste une façon de lui rendre la monnaie de sa pièce, d'une manière rigolote ! Pour *Steak*, il y avait même des projections sans public ! L'idée de mettre des spectateurs dans *Rubber*, c'était une façon d'être certain qu'il y ait un public ! Même si la salle est vide (rires)...

Tu définis *Rubber* comme un « film pirate »...

Bah oui, c'est ça ! C'est un film qui n'a pas le droit d'exister. Dans l'industrie et l'économie actuelles, c'est inacceptable. Cette façon de faire un film qui n'a pas de construction réelle, qui tombe à plat, où il n'y a pas de climax, d'identification possible. On a forcé les gens à mettre de l'agent dedans, c'est un budget très faible, et personne n'en voulait. C'était un enfant non désiré, on a un peu violé les gens pour que ça se fasse ! Et il y a le même côté « caprice » que dans *Non Film* : je veux faire mon film, je n'attends pas que vous me fassiez un chèque, je le fais quand même !

***Steak* a engendré une sorte de phénomène de culte à petite échelle. Cela n'a-t-il pas facilité le financement de *Rubber* ?**

Non, parce que dans la tête des distributeurs et des producteurs, le

Quentin Dupieux



épisode douloureux. Pour le moment, je suis encore le mec qui a fait un film honteux !

Il y a beaucoup d'auto dérision dans *Rubber*. Penses-tu que la frontière est mince entre auto dérision et prétention ?

C'est la même chose ! Tu peux te permettre cette auto dérision, c'est-à-dire le film qui se moque de lui-même et qui se moque du monde, seulement si tu te trouves talentueux, si tu as confiance. Ce sont deux paramètres qui vont ensemble : un truc qui ne serait que de la dérision sans le moindre talent, ça devient vite un truc vulgaire qui ne sert à rien... en ce qui me concerne, je me suis vraiment appliqué, à filmer, à diriger les comédiens, au montage, à tous les niveaux. Mais effectivement, je dois être extrêmement prétentieux d'une certaine façon, parce que je fais ce qui me plaît, et c'est un peu énervant, mais à côté de ça, le film ne se prend pas au sérieux, c'est finalement une grosse connerie, un gag étiré au maximum !...

Malgré le côté comique évident, il y a un risque de perdre le spectateur, avec ce rythme particulier...

Quand je fais ce film, je ne pense pas au public, je fais un film que j'ai envie de voir. C'est très difficile de définir le public : il y a toujours des gens qui adorent, qui détestent, ignorent, l'unanimité n'existe pas ! Il y en a qui vont s'y retrouver, et d'autres qui vont trouver ça chiant. Malgré tous les défauts qui font que c'est un film peu accessible, on voyage, les images sont chouettes et l'on peut voir aussi bien la dimension débile qu'une sorte de deuxième lecture un peu plus tordue. La lenteur du montage et des plans, c'est un détail. Le montage, c'est pour noyer le poisson. Un mauvais film qui laisserait traîner ses plans, c'est pire que tout ! Quand je reste deux minutes trente sur un comédien, c'est parce qu'il est bon, que le texte fonctionne.

La réussite tient surtout au fait que l'on s'attache au pneu : on a vraiment l'impression que le pneu est vivant !

C'est le meilleur des compliments ! La façon de faire vivre ce pneu est très basique (de petites actions marionnettistes). J'ai l'impression d'être Méliès et d'inventer l'effet : le réalisateur est un magicien. Ce qui est en train de mourir avec le numérique. Dans le dernier *Scorsese*, je ne vois que des personnages qui ne sont pas réellement dans le décor qui regardent le vide. Le mec regarde un écran bleu, c'est plutôt mort. Il y a beaucoup de postes et de boulots aujourd'hui, et ce pour des efforts fournis... pour rien ! Je suis donc très content, avec mes petites inains, que ce pneu soit vivant !

Clément Arbrun

- Relire compte-rendu cannois dans le #30
- Critique du film page 25

« Les meilleures idées sont celles qui arrivent quand on ne les cherche pas... Les éclairs d'inspiration ne viennent pas quand tu es devant ta feuille blanche. Cela vient de l'inconscient. Dès que je suis conscient de ce que je fais, ce n'est pas terrible ! Quand je suis animé par l'inconscient, je fais des bonnes choses ! Je sais que si je m'asseyais avec deux auteurs, je pourrais davantage plaire aux gens... mais je suis totalement libre »



fait qu'il y ait un phénomène vaguement culte autour d'un film qui n'a pas rapporté un franc, ça reste un énorme échec, même si maintenant certains en parlent comme d'une référence. Pour les gens qui font des chèques, c'est un échec et ça le restera, même si ça peut devenir une sorte de classique pour une génération (j'imagine très mal ça !). J'ai encore quelques années devant moi pour effacer cet



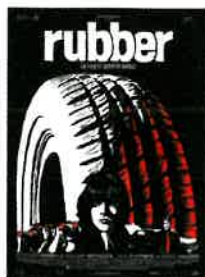
Mensuel
T.M. : 120 000

☎ : 01 30 36 75 00
L.M. : 240 000



NOVEMBRE 2010

RUBBER ★★★



France (2010)
84 minutes
Réalisé par : Quentin Dupieux
Avec : Roxane Mesquida, Stephen Spinella, Wings Hauser
Scénario : Quentin Dupieux
Directeur de la photo : Quentin Dupieux

- Relire compte-rendu cannois dans le #30
- Interview de Quentin Dupieux pages 50-53

Musique : Mr Oizo (aka Quentin Dupieux), Gaspard Augé
Un pneu télépathe et tueur filmé par un drôle d'Oizo. Un slasher movie auteuriste par le réalisateur de *Steak*. Dans *Steak*, il était question de Chivers, de tabagisme, de chirurgie et de Phil Collins. Avec *Rubber*, ledit Dupieux ne se casse pas la tête et se permet de résumer son dernier bébé par deux mots emblématiques : *No Reason* ! Pourquoi ce bout de caoutchouc se rince-t-il l'oeil devant une charmante girly dénudée ? *No Reason*. Pourquoi parvient-il à faire exploser la tête d'un conducteur imprudent ? *No Reason*. D'ailleurs, pourquoi vit-il ? « *No fuckin' Reason* ! ». Bref, on pense évidemment à la maxime sacrée de l'artiste hurluberlu : « Il n'y a rien de plus beau dans l'art que de ne pas réfléchir ». Et Dieu sait qu'il est préférable de laisser ses quelques neurones au comptoir pour savourer cette bizarrerie, où les spectateurs (...du film dans le film, ce qui rappelle le bordélique *Non Film*) sont écervelés, où les personnages n'ont pas inventé le fil à couper le beurre, et où tout est prétexte à un déluge de non-sens cosmique. S'opposant aux dernières oeuvres de l'Oizo, ce *Rubber*, qui a fait un joli buzz à Cannes, est véritablement comique et joue sur plusieurs gammes de degrés d'humour variables (c'est dire !). Film sacrément autiste, d'une autre dimension (la cinquième, sûrement), jusqu'au-boutiste dans sa lenteur (certains diront « chiant comme la mort »), casse-gueule à souhait (des plans séquences contemplatifs où l'on suit la trajectoire d'un pneu qui roule dans le désert, fallait le faire !), mais, *a contrario*, vraiment irrésistible pour sa démesure dans la non-mesure. Tous les acteurs sont bons et jouent le jeu à fond (le Grand Prix revient tout de même à Robert, le composant sadique de véhicule routier), l'autodérision est reine (voir le savoureux monologue) et le portnawak élevé au rang de sculpture contemporaine. N'oublions pas de signaler le retour aux affaires d'un dinosaure de la série Z, Wings Hauser, qui a jadis payé son loyer dans des divertissements télévisuels de haut goût (*Les Feux de l'Amour*, *Walker Texas Ranger*). Question technique, le rendu visuel de l'appareil Canon 5D (populaire chez les groupes de cinéastes débutants) est à la hauteur de nos espérances. L'arty Quentin Dupieux prouve qu'en termes d'esthétique, il sait créer son propre univers, un no man's land venu du fin fond du monde. Mais trop en dire serait outrageux : *Rubber* est un film gonflé, qui marche comme sur des roulettes, ne tourne pas rond et pneu importe la vraisemblance du tout : allez le voir !

Clément Arbrun

